

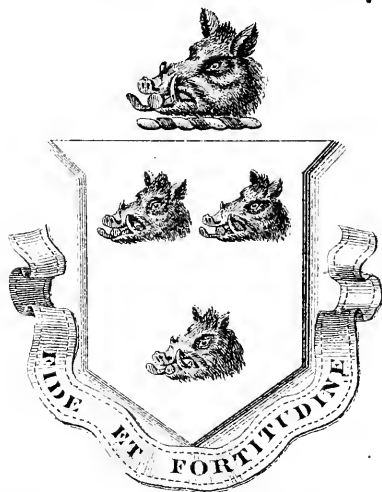
Accessions

159. 808

Shelf No.

XG. 3656. 8

Barton Library.



Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.

Received, May, 1873.

Not to be taken from the Library.





LA PHILOSOPHIE,
OU
LA LOGIQUE ET LA MORALE
DES ÉTATS-GÉNÉRAUX.



1 7 8 9.



LA PHILOSOPHIE ,
O U
LA LOGIQUE ET LA MORALE
DES ÉTATS-GÉNÉRAUX.

C H A P I T R E I^{er}.

*Introduction à la Philosophie des Etats-
Généraux.*

LA Philosophie, en général, comprend toutes les connoissances qui s'acquierent par le raisonnement.

Il y a deux sortes de connoissances ; les con-

noissances historiques & les connoissances discussives.

Les premieres ne demandent que des sens & de la mémoire ; par exemple : pour savoir qu'il y a actuellement en France des abus , quant aux privilèges & aux charges , pour savoir que le Tiers-Etat est opprimé , & porte seul le poids des charges publiques , quoiqu'il contribue le plus à faire subsister la Société , il ne faut que des yeux , des oreilles & un cœur qui conserve de si tristes objets.

Les secondes connoissances ; c'est-à-dire , les connoissances discussives , sont celles qui exigent de la réflexion & de la comparaison ; par exemple : les connoissances nécessaires pour remédier aux maux de l'Etat , ne peuvent s'acquérir qu'en réfléchissant sur les désordres , en les comparant avec certains principes d'équité & de modération , & en tirant enfin de ce contraste , des lumières qui fassent appercevoir un autre ordre de choses.

Nous n'entreprendrons pas de fournir aux Etats-Généraux le tableau de l'injustice & de l'oppression dont on se plaint : c'est à eux de s'en instruire par eux-mêmes , ou par la lecture & la vérification des doléances publiques.

Notre fonction de Philosophe doit se borner à leur apprendre la méthode de réfléchir , de

raisonner sur leurs connoissances historiques, afin de parvenir à la découverte du vrai & de l'utile.

De la définition & de la division.

Comme dans la Philosophie des Etats Généraux, ainsi que dans toute autre, on est obligé d'employer des définitions & des divisions, nous allons en donner d'abord une idée exacte & précise.

De la définition.

La définition est le développement d'une pensée ou d'un terme. L'une & l'autre a ses conditions & ses règles.

Le développement d'une pensée doit être clair, précis & convenable, en tout point, à la question. Ainsi, quand dans l'Assemblée des Etats, on viendra à proposer un changement, il faudra faire voir son utilité, en exposant clairement les biens qu'il renferme & les maux qu'il exclut; après l'avoir envisagé sous les différens rapports, il faudra le réduire à ses plus simples termes, & enfin le distinguer de ce qui lui ressemble sous quelque face.

Pareillement, quand on attaquera un abus, il faudra envisager ce qu'il a contre lui & ce qu'il a en sa faveur; offrir cela dans le jour le

plus évident , dans les termes les plus propres & les plus précis , après quoi il n'y aura plus qu'à calculer & à se décider.

Nous parlerons de la définition des termes , en traitant la question des signes de nos pensées.

De la division.

La division & la distribution d'un tout en ses parties : pour qu'elle soit exacte , il faut 1^o. que tout soit compté dans l'énumération ; ainsi , quand on distribuera les questions qui devront être discutées , on tâchera d'y renfermer tous les abus : ce qui se pratiquera exactement en examinant chaque question particulière ; 2^o. chaque membre de division ne doit pas contenir un trop grand détail , ce qui fatigueroit & obscurceroit l'esprit.

Il s'en suit de ce que nous venons de dire sur la définition de la division , que les déclamations vagues , les plaisanteries choquantes , les applications forcées , les descriptions imparfaites & chargées , sont des voies tout-à-fait contraires à la vérité , & par conséquent dignes d'être rejetées avec horreur par l'auguste Aréopage qui doit décider du sort de la Nation.

C H A P I T R E I I.

*Prolégomenes de la Philosophie des Etats-
Généraux.*

On entend par Prolégomenes, certaines questions qu'on examine avant de diviser une chose. On peut faire ces cinq questions au sujet de la Philosophie des Etats - Généraux ; savoir , ce qu'elle est , si elle existe , quel est son but , quelles sont ces qualités , & de combien il y en a de sortes ?

P R E M I E R E Q U E S T I O N .

*Qu'est-ce que la Philosophie des Etats-
Généraux ?*

Il y a , sur ce sujet , deux sentimens opposés , celui du Clergé & de la Noblesse , & celui du Tiers - Etat. Le premier la fait consister à trouver les moyens de réparer les fautes des Grands par l'argent & les travaux du peuple ; le second , au contraire , prétend qu'elle doit servir à établir un ordre qui retranche les abus , & favorise le bien public.

PREMIERE PROPOSITION.

*Le sentiment du Clergé & de la Noblesse
est injuste & absurde.*

1°. Il est injuste, car la vraie Philosophie doit être bienfaisante; or celle du Clergé & de la Noblesse est très-malfaisante. Car cette Philosophie-là est très-malfaisante qui écrase les foibles pour décharger les forts; or telle est la Philosophie du Clergé & de la Noblesse, comme il est clair par le fait. Donc elle est malfaisante, donc la définition qu'on en donne est injuste.

2°. Elle est absurde; car la Philosophie doit conduire à la vérité; or, il n'est rien de plus faux que ce principe du Clergé & de la Noblesse, qu'on doit conserver les abus quelques criants qu'ils soient; donc 2°. elle est absurde, donc elle est tout-à-la-fois injuste & absurde.

Nota. Quand je dis le Clergé & la Noblesse, je prends la morale partie pour le tout; car il y a de Grands Evêques & des Seigneurs distingués qui favorisent les prétentions raisonnables du Tiers-Etat.

SECONDE PROPOSITION.

Le sentiment du Tiers-Etat est juste & raisonnable.

1°. Il est juste ; car l'équité naturelle s'oppose à ce que les petits soient opprimés, tandis que les Grands feront dans le repos & l'abondance. Or, le Tiers Etat s'y oppose aussi ; donc son sentiment est juste ; 2°. il est raisonnable, car la raison dit que les abus sont des abus, & ne peuvent jamais être autorisés ; or, le Tiers-Etat dit la même chose ; donc son sentiment est raisonnable ; donc il est en même tems juste & raisonnable.

SECONDE QUESTION.

Cette Philosophie a-t-elle une existence réelle, ou est-elle seulement le fruit d'une imagination exaltée ?

Pour que la Philosophie des Etats-Généraux existe, il faut qu'ils aient un objet certain, un motif certain, un sujet certain.

De l'objet certain.

Les abus à réformer, l'ordre & la justice à rétablir, voilà l'objet de notre Philosophie.

Est-il certain cet objet ? Je le pense & je vais tâcher de l'établir.

PROPOSITION. Il y a des abus là où le trésor public est plus qu'épuisé, où ceux qui travaillent & qui sont pauvres, supportent tout le poids des charges publiques ; au lieu que ceux qui ne font rien & qui sont très-riches, en sont exempts & déchargés. Or, tel est l'état actuel de la France ; donc l'objet de la Philosophie des Etats-Généraux est certain & très-certain.

OBJECTION. Il semble qu'une fureur subite & extravagante se soit emparée de tous les esprits ; la discorde & la sédition ne souffleront jamais tant de liberté & d'audace : jusqu'ici on a bien vécu sans réforme ; d'ailleurs, nos privilèges sont anciens ; que voulez-vous donc dire avec votre objet certain & votre Philosophie baroque ? Vieux Péripatéticien, as-tu envie de nous faire mourir doublement en nous insultant avec tes termes barbares.

RÉPONSE. De grace, Messieurs, ne vous fâchez pas contre moi, je n'ai pour armes que ma pauvre Philosophie, & vous en avez de bien plus redoutables.

Excusez-moi, si je paroissais vouloir vous insult-

ter. Ce n'est pas là mon dessein. J'ai du respect pour votre naissance & votre mérite personnel; mais vous n'exigez pas, sans-doute, que je l'étende jusqu'à votre argent. Or, c'est de lui que je parle, c'est à lui que j'en veux, c'est à lui seul que nous en voulons.

Aidez-nous à supporter le poids qui nous accable; traitez-nous comme vos semblables & vos concitoyens; & nous vous laisserons vos noms, nous paierons vos services par le sincère hommage de nos sentimens les plus tendres.

Jusqu'ici, dites-vous, on a bien vécu sans réforme. Permettez-moi, Messieurs, de vous dire que jusqu'ici on s'en trouve bien, parce que jusqu'ici on n'a pas eu l'idée d'être mieux. Le mal est enfin venu au point de n'être plus supportable; alors on a ouvert les yeux, on a cherché des remèdes, & on a trouvé que vous aviez dans vos caissettes la boîte aux bons onguents. On vous prie d'en céder quelque peu en faveur de vos concitoyens; vous n'aurez pas la cruauté de leur en refuser. Laissez-là, je vous prie, vos anciens privilèges; défaites-vous en de bonne grace pour le bien public, & vous n'aurez pas le désagrément de vous entendre dire qu'ils sont de vrais abus, & qu'ainsi il est toujours tems de les réprimer.

Du motif certain.

On entend par motif, la raison de la conviction & de la persuasion; ainsi le motif que j'ai actuellement de croire qu'il y a des abus dans le Gouvernement du Royaume, c'est que je les vois, que je les entends, & que je les palpe pour ainsi dire. De même, ce qui me persuade qu'il est impossible de réformer ces abus, c'est que j'en vois & que j'en sens les moyens, dans une répartition plus juste & plus égale des récompenses & des charges publiques. Cela posé, j'établis ma proposition.

La Philosophie des États - Généraux a un motif certain.

Car le motif de cette Philosophie, n'est autre chose que la connoissance des moyens propres à réformer les abus; or, cette connoissance est certaine; car cette connoissance est fondée sur les sens & la raison; or, les sens & la raison sont un motif certain.

Loin d'ici toute plaisanterie & toute subtilité dangereuse. Septiciens, vos systèmes peuvent être supportés, quand ils se bornent à la spéculation; mais ils irritent & dégoûtent, quand ils s'opposent au sentiment & à l'intérêt actuel.

Du sujet certain.

Le sujet est ce dans quoi sont reçus la connoissance & le motif : par conséquent , le sujet de la philosophie des États - Généraux n'est autre chose que l'esprit & la raison de ceux qui seront chargés de travailler au bonheur public. Pour raisonner juste aux États-Généraux, il faudra que tous les esprits soient bien dirigés ; or , MM. les Députés , quelque génie qu'ils aient , ne produiront que ces quatre sortes de pensées , savoir ; des perceptions, des jugemens , des raisonnemens & une méthode. Voilà donc ma logique divisée naturellement , comme toutes les autres , en quatre parties. Suivez-moi , s'il vous plaît ; s'il m'arrive , dans le cours de mon travail , de m'égarer un peu , je tâcherai de faire en sorte que ce soit sans offenser la vérité.

P R E M I E R E P A R T I E.

*De la Logique des Etats-Généraux.**De la perception.*

J'entends par perception , toute connoissance qui s'acquiert immédiatement & sans le secours

de la comparaifon & du raifonnement. Comme la perception eft le fondement du raifonnement, & le raifonnement le fondement des vérités philofophiques, il s'enfuit qu'il faut favoir bien penfer avant que d'entreprendre de raifonner. Mais dira quelqu'un, qui n'apperçoit qu'un coin de ma propofition, comment peut-on apprendre à penfer ? Eft-ce que cela ne fe fait pas naturellement ? Vous entendez par penfer ce qui s'acquiert immédiatement ; or, fuis-je libre de voir plus ou moins que je ne vois, d'entendre plus ou moins que je n'entends, & me faut-il des regles fur ce qui fe fait fans mon confentement & ma participation ? Il faut donc que vous ayez quelque onguent qui éclairciffe la vue & adouciffe l'oreille ? Mauvais plaifant, ta participation & ta manie de chicaner, te font avancer bien des fottifes : fi tu voulois bien approfondir un peu, tu verrois qu'on peut confidérer la perception fous deux manieres, c'eft - à - dire, en elle-même abfolument, & relativement au raifonnement ; la perception prife abfolument & en elle-même, s'acquiert naturellement & fans art ; mais confidérée, quant au raifonnement, elle eft fufceptible de préparation, comme on va te le faire

voir , si tu veux bien écouter les gens. D'ailleurs , il ne suffit pas que MM. les Députés pensent bien dans leur intérieur, il faut encore qu'ils se communiquent réciproquement leurs pensées. Or, crois-tu qu'il n'y ait pas des regles pour s'énoncer comme il faut ? Ne viens pas me dire que je fais injure à ces Messieurs, & qu'ils connoissent mieux leur langue que moi ; car j'aurois bientôt fait de te répéter ce que j'ai déjà dit : 1°. que je ne rapporte que les réflexions des grands Philosophes ; 2°. que quoiqu'on connoisse bien les principes du langage philosophique, on peut cependant les perdre quelquefois de vue , & qu'ainsi il est bon de se les rappeler de tems en tems.

Je cesse donc de disputer , & je reviens à ce que je disois , savoir :

Qu'il est des regles pour bien penser avant de raisonner ; je ne dis pas seulement pour bien penser ; mais encore pour bien rendre ses pensées. Voilà donc ma premiere partie clairement divisée en deux chapitres.

Le premier sera de la pensée , & le second de l'expression de la pensée.

CHAPITRE I^{er}.

De la pensée.

D'où MM. les Députés peuvent-ils tirer les connoissances qui leur seront nécessaires ? Quel ordre doivent-ils y mettre , quand ils les auront acquises ? Voilà bien ce me semble la matiere de deux petits paragraphes.

§ I^{er}.

D'où MM. les Députés peuvent-ils tirer les connoissances qui leur sont nécessaires ?

Leurs propres observations , les doléances publiques, voilà leurs sources abondantes. Ils doivent interroger le Peuple, sur ses revenus & ses charges ; ils doivent suivre dans le plus grand-détail ses travaux , & l'utilité qui en résulte à la Patrie : ils sont pareillement obligés de connoître avec exactitude les gros revenus , & les priviléges du Clergé & de la Noblesse, de les comparer ensuite avec les services & les tributs qu'ils rendent à la Nation.

Ce qu'ils ne pourront pas découvrir par eux-mêmes, ils le chercheront dans les écrits publics, ayant seulement soin de les bien vérifier. Il est aussi essentiel qu'ils aient des notions des revenus que le Roi perçoit, & de ce qui en reste entre les mains des administrateurs. Je ne puis que tracer en gros ces différens objets; j'observerai seulement que MM. les Députés doivent connoître tous les faits qui ont rapport au Gouvernement actuel; car un seul qu'ils ignoreroient, & qu'on viendrait à leur objecter, seroit suffisant pour déconcerter toutes leurs mesures.

§. I I.

De l'ordre que MM. les Députés doivent mettre dans leurs connoissances

Il ne suffit pas que MM. les Députés ramassent grand nombre de connoissances; cette multiplicité peut même leur devenir dangereuse en obscurcissant leur esprit. L'important est donc que ces connoissances soient sûres, claires, distinctes, faciles à retenir & à comparer; pour cela il faut qu'ils les décomposent & les rangent sous différens articles, qui soient pour eux un point de ralliement en cas d'atta-

que & de détresse. Pour moi, si j'osois proposer mon opinion, voici la marche que j'indiquerois.

Ce sujet est-il bien sûr, & bien capable de saisir le vrai ? Ne badinons pas, Messieurs, oui, sans doute, il y aura des bons esprits, des esprits vraiment forts, vraiment intelligens, vraiment pénétrans, vraiment dépouillés de préjugés, qui apperceveront le point précis du bien, aussi clairement que je vois maintenant qu'il est jour. Vous riez, Pirrhoniens ; hé bien ! je m'en vais vous prouver que vous avez tort.

P R O P O S I T I O N .

Il y aura, à l'Assemblée des États-Généraux, des esprits qui découvriront le vrai & l'utile.

Car il y aura plus que du sens commun aux États-Généraux ; or, le sens commun suffit pour découvrir le vrai & l'utile : car il doit te sembler, maudit raisonneur, qu'il est vrai que ceux qui sont le plus en état de payer ne doivent pas être exempts ; or, c'est ici tout ce qu'il nous faut ; car nous ne voulons que nous débarrasser d'un mal qui nous affecte,

comme s'il étoit vraiment un mal. Que dis-tu à cela ?

OBJECTION. MM. les Députés des États seront divisés d'opinions & d'intérêts; par conséquent, ils tâcheront d'obscurcir les choses, ils ne s'attacheront qu'aux rapports qui leur seront favorables, & comme chaque chose a différentes faces, ils se porteront des coups sans se rencontrer, & finiront par n'avoir battu que de l'air.

RÉPONSE. Oiseau de mauvais augure, affreux chat-huant ! C'est ta noire malice & ta misantropie qui te dictent ces détestables pronostics. MM. les Députés seront choisis pour leurs lumières & leur sagesse; en conséquence, ils n'auront d'autres vues & d'autre intérêt que l'avantage public ; ils discuteront avec sang-froid, ils attaqueront avec modération, & ils réfuteront avec ménagement & politesse ; par ce moyen ils seront dans le cas de sentir les difficultés, de les envisager & de les résoudre. Mais ; en supposant qu'il se trouve parmi eux des esprits chicaneurs comme le tien, des gens qui ne cherchent qu'à obscurcir la vérité, des hommes qui ne rougissent pas de préférer leur

bien particulier au bien commun & général, crois-tu que ce soit le plus grand nombre ? Penses-tu que leurs intentions ridicules & barbares, ne perceront pas à travers le voile grossier dont ils voudront les couvrir, & qu'ils n'emporteront pas pour prix de leur bassesse & de leur perfidie, l'exécration & les anathêmes de la plus saine & de la plus grande partie des illustres défenseurs de la liberté publique.

Je suis donc en droit de conclure, que la Philosophie des États - Généraux a un objet certain, un motif certain, un sujet certain; & que par conséquent elle existe, elle existera malgré tes sophismes & tes petites finesse; c'est à toi que je parle, Scepticien, entends-tu.

TROISIEME QUESTION.

Quel est le but de la Philosophie des États-Généraux ?

Le but prochain de la Philosophie des États-Généraux est de connoître les abus, & d'y remédier, afin de parvenir ensuite à rendre les hommes plus égaux & plus heureux; ce qui est l'objet le plus digne que puisse se proposer un être humain & raisonnable.

QUATRIEME QUESTION.

Quelles sont les qualités de la Philosophie des Etats-Généraux ?

Je prétends que la Philosophie des Etats-Généraux est très-estimable , très-agréable , très-facile & très-utile. Développons chacune de ces qualités ; 1°. elle est très-estimable. Qui est-ce qui osera dire qu'on ne doit pas estimer une science qui enseigne la méthode de bien conduire sa raison & son cœur dans les délibérations les plus importantes au bonheur de la Nation ! Pour moi , je crois que , si j'avois le bonheur de faire éviter une seule illusion , & découvrir une seule vérité , j'aurois bien fourni ma quote-part pour les frais de l'Assemblée ; 2°. Elle est très-agréable. N'allez cependant pas croire que je veuille me vanter ? Oh ! non , l'orgueil sied mal à un Philosophe , & sur-tout à un petit Philosophe comme moi ; je veux donc seulement dire qu'il seroit bien agréable de connoître la vraie marche qu'il faut suivre pour diriger toutes les opérations de son esprit vers le vrai & l'utile. Pour moi je fais ce que je puis pour aider un peu , du moins pour mettre quelqu'un sur la voie de faire mieux que moi , & de pénétrer bien plus avant dans le pays de la lu-

miere ; 3°. elle est très-facile. Pas tant , direz-vous ; car , si cela étoit ainsi , nous serions sûrs qu'après l'Assemblée , tout va être redressé & dirigé vers le bien Doucement , expliquons-nous , & distinguons bien les choses. La Philosophie apprend à éviter l'erreur , mais elle n'apprend pas à tout découvrir ; cela dépend du génie & de la pénétration. D'ailleurs ce n'est gueres l'esprit qui se trompe , ce sont ordinairement les passions qui séduisent. Ainsi , quand nous connoîtrions bien les moyens de ne pas nous tromper , nous ne serions pas pour cela tous enveloppés de lumières , & exempts de préjugés. Q'on choisisse des hommes de génie & dépouillés de toute prévention ; par le secours de ma méthode , ils éviteront les écarts de l'imagination , & les séductions des sophismes. Rendre méthodique , prudent & modéré , c'est le but de la vraie Philosophie. Or , un esprit ordinaire , & sans de grands efforts , peut parvenir là ; j'ai donc eu raison de dire que notre Philosophie étoit très-facile.

4°. Je soutiens qu'elle est très-utile. Baste , direz-vous , on a bien besoin de tes préceptes scholastiques : te mocques-tu de nos Députés , quand tu les réduits à reprendre le Cahier , & à étudier leur leçon , comme des enfans qui commencent à raisonner ; ils ont infiniment plus de

bon sens & de Philosophie que toi. — Mon ami, écoute ! Tu mets un peu trop d'humeur dans tes réflexions. Je fais bien que je n'ai pas tant d'esprit ni tant de connoissances que MM. les Députés ; mais un ignorant n'est pas toujours ignorant en tout , ni un homme éclairé , également éclairé en tout ; je puis donc apprendre quelque chose à ceux qui pourroient m'en apprendre infiniment davantage. D'ailleurs ce ne sont pas seulement mes réflexions que je communique , ce sont celles de tous les grands hommes qui ont mesuré les routes qui conduisent à la vérité. Crois-tu d'ailleurs que ce qu'on enseigne dans les écoles soit si indigne des illustres Députés. Si tu avois lu l'histoire ancienne , tu saurois que les plus grands politiques & les plus grands Rois se sont formés à l'école des Philosophes , qu'ils ne rougissoient pas d'entendre , même dans un âge avancé : quand même on auroit reçu autrefois d'excellens principes , n'est il pas possible qu'on les ait oubliés ? Quoique Démosthènes fût parfaitement qu'il se rendroit ridicule en haussant les épaules tandis qu'il parloit , & qu'il fût bien résolu de s'en corriger , il ne laissa pas de prier quelqu'un de l'avertir , & de lui crier : arrêtez-vous donc , vous oubliez vos résolutions , ne vous laissez pas en-

traîner par vos mauvaises habitudes. Je pourrois encore te citer bien d'autres comparaisons ; mais il est tems que je tire mes conclusions. Elles disent, à ce que je crois, que la Philosophie des Etats-Généraux est très-agréable, très-facile & très-utile,

CINQUIEME QUESTION.

Combien y a-t-il de sortes de Philosophie des Etats-Généraux ?

Il y en a de deux sortes ; la Philosophie naturelle, & la Philosophie acquise. La Philosophie naturelle consiste dans cette justesse d'esprit qui fait appercevoir le vrai & l'honnête. La Philosophie acquise est la connoissance raisonnée de la méthode qu'il faut prendre, & des écueils qu'il faut éviter pour parvenir sûrement à son but. Ainsi la Philosophie naturelle des Etats-Généraux n'est autre chose que l'esprit méthodique & lumineux de Messieurs les Députés. Leur Philosophie acquise seroit la connoissance des observations qu'on peut faire sur la marche qu'ils doivent suivre dans l'examen des questions qui leur seront proposés.

Aux Etats-Généraux on doit se proposer deux objets ; savoir, de découvrir ce qui sera vrai,

& de vouloir ce qui sera utile & honnête. Pour remplir le premier de ces objets , il faut de la logique ; pour remplir le second, il faut de la morale. Toute leur Philosophie se réduit donc à ces deux parties que nous allons traiter séparément.

P R E M I E R E P A R T I E.

De la Logique des Etats - Généraux.

La logique des Etats-Généraux est l'art & la science de bien raisonner aux Etats-Généraux. Parmi tous les hommes qui se mêlent de penser & de raisonner, il en est qui prennent presque toujours l'apparence du vrai pour le vrai lui-même, qui n'ouvrent ordinairement la bouche que pour avancer des propositions fottes & absurdes ; & qui, lors même qu'ils ont embrassé un bon sentiment, le défendent par des raisons fausses & qui n'ont nul rapport à la question. D'autres, au contraire, ont un tact admirable pour savoir le vrai & le débarrasser de tout ce qui l'obscurcit ; ils sont si sensés, & si retenus, qu'il leur arrive très-rarement de prendre une chose pour une autre ; eh, quand une fois ils

tiennent la bonne opinion , ils la soutiennent par des raisons si justes , si précises , & si convaincantes , qu'on est obligé de céder à leurs sentimens. Cette faculté , infiniment précieuse , ne peut venir que de la nature : quiconque ne l'a pas reçue dès le moment de sa naissance , ne sera jamais qu'un homme ordinaire , quelque soins & quelque travaux qu'il emploie par la suite. Cependant , quoique la nature fasse les grands Philosophes , l'art peut du moins les aider & les perfectionner. Ceux même qui ne sont pas destinés à de grandes découvertes , peuvent , à force de réflexions & de méthode , parvenir à quelques vérités , & éviter beaucoup d'erreurs. Il en est de la logique , comme de la musique. Ceux qui ont naturellement l'oreille délicate , & les doigts légers , parviennent facilement à composer des sons gracieux , harmonieux , & expressifs. Cependant , s'ils sont livrés à eux-mêmes , leurs progrès seront lents , tardifs , & imparfaits. Au contraire , ceux qui n'auront qu'une portion de leur finesse & de leur légèreté , étant conduits par des maîtres habiles , deviendront infailliblement , à la longue , des Musiciens exacts & agréables. Je te vois venir critique malicieux , tu vas dire que je ne cesse de me donner les violons. Encore un coup , camarade , je ne parle pas ici

de ma logique , mais de la logique. Je fais ce que je puis pour répandre quelques lumières sur cet art intéressant : mais si je ne réussis pas selon mes desirs , je ferai du moins entrevoir que pour arriver au pays des découvertes , il faut connoître les chemins qui y conduisent , les routes qui en détournent , & les mauvais pas qui casseroient les jambes , & empêcheroient de marcher. En tout cas une idée en amène une autre , & , si tu n'es pas content de mon travail , je te prierai de le perfectionner. En attendant je vais me mettre à la besogne.

A R T I C L E P R E M I E R.

Ce qu'un arpent de terre vaut à un Laboureur , ce qu'il lui coûte de travail , & ce qu'il en rend au Roi.

A R T. I I.

Possessions & privileges du Clergé & de la Noblesse.

A R T. I I I.

La France donne tant au Roi pour impositions ; le Roi en perçoit tant , il reste donc tant pour MM. les Receveurs & Collecteurs , ce qui joint à leur dûreté & à leur insolence ÉGALE concussion.

A R T. I V.

Les droits de Gabelles montent à tant par an ; le Roi en reçoit tant : reste donc tant pour MM. les Fermiers-Généraux & Commis , ce qui joint à leur orgueil & à leur faste , ÉGALE rapine multipliée par cruauté.

A R T. V.

Le Roi a en tout tant de revenu par an ; il dépense tant pour la Marine , tant pour sa Maison , &c. Reste donc tant entre les mains de MM. les Administrateurs , ce qui joint à leurs folles dépenses , ÉGALE vol & brigandage , divisée par table , meubles & femmes.

A R T. V I.

La France produit tant de froment ; on en consomme en tout tant , reste donc tant aux monopolans , & en soustrayant ce qui passe dans les Pays Etrangers , reste tant dans leurs greniers , ce qui en tout ÉGALE en humanité & barbarie.

CHAPITRE II.

De l'expression des pensées.

Si les esprits pouvoient avoir commerce entre eux , & se communiquer immédiatement leurs pensées , je crois qu'on feroit plus souvent d'accord , & qu'on découvreroit bien plus de vérités. Mais les signes qu'on est obligé d'employer pour faire connoître aux autres ce qui se passe au-dedans , sont fujets à beaucoup d'obscurités & de mal-entendus. Il est donc très-intéressant de connoître les erreurs du langage & les moyens de les éviter. Cela soit dit en deux tout petits paragraphes.

§. Ier.

Les erreurs du langage viennent de l'obscurité du langage ; l'obscurité du langage vient ou de ce qu'on n'entend pas bien un terme , ou de ce qu'on l'entend mal. On entend un terme , ou parce qu'on n'y attache pas les mêmes idées que celui qui parle , ou parce qu'on n'y en attache plus ou moins que celui qui parle.

§. I I.

Moyens d'éviter les erreurs du langage.

Nous réduisons les moyens à deux. 1°. Il faut que celui qui parle ne prononce aucun terme sans y attacher une idée bien précise, & sans être bien sûr du nombre d'idées qu'il y attache. 2°. Il faut que celui qui écoute s'assure qu'il attache à un terme les mêmes idées & autant d'idées que celui qui parle, D'où il suit qu'il faut peser avec soin ses paroles, éviter les longues périphrases, & ne par trop se presser de répondre à un discours, à moins qu'on ne soit sûr de l'entendre parfaitement. En agissant ainsi, on ne parlera pas beaucoup, on ne décidera pas bien vite, mais on aura des connoissances plus réfléchies & plus certaines.

SECONDE PARTIE.

Du jugement.

Le jugement est le second acte de l'esprit, par lequel on prononce sur la vérité ou la fausseté d'une proposition. Si le jugement sui-

voit toujours les lumieres de l'esprit, & ne suivoit que les lumieres de l'esprit, il n'y auroit point d'erreur parmi les hommes : car alors on n'affirmeroit que ce qu'on verroit clairement, on douterois de ce qui seroit obscur, & on nieroit ce qui sembleroit faux. Cependant il est d'expérience que les hommes sont souvent divisés d'opinions, & que les uns appellent faux ce que les autres nomment évident, & injuste ce que les autres regardent comme tout-à-fait conforme à l'équité. Il est donc infiniment intéressant de connoître les phosphores dangereux qui nous égarent, & les moyens que la raison & la réflexion nous fournissent pour nous défendre contre leurs charmes trompeurs. O vous dont les jugemens doivent avoir une influence si considérable sur le sort de la Nation, daignez m'entendre, ou plutôt daignez entendre les observations les plus sages des philosophes ; les vérités que nous annonçons ne sont ni neuves ni sublimes, mais elles seront bien précieuses & bien utiles.

§. Ier.

Préjugés qui nous égarent.

La précipitation , l'amour-propre , l'orgueil , l'intérêt de corps & de parti , le tempéramment , le caractère , la paresse , l'autorité , voilà les sources ordinaires où les hommes puisent l'erreur & l'illusion. La précipitation décide le jugement avant que l'esprit soit suffisamment éclairé ; l'amour-propre engage à prononcer sur tout , de peur de paroître ignorant & tardif à concevoir ; l'orgueil nous fait mépriser les raisons des autres & prendre toujours le contrepied de ce qu'ils disent ; l'intérêt de corps & de parti nous montre de l'honneur & de la gloire à défendre en toute occasion , & sans distinction , ceux avec qui nous avons quelque rapport & quelque liaison ; un tempéramment trop doux nous fait embrasser le parti de la lâcheté ; un tempéramment vif nous porte au parti le plus prompt & le plus violent ; un caractère bon fait voir par-tout du bien ; un caractère vicieux offre en tout du mal ; la paresse nous empêche d'examiner les choses à fond ; l'autorité de certaines personnes ne nous permet pas de faire usage de notre raison. Qui oseroit assurer qu'aucun de ces préjugés n'aura lieu

lieu à l'Assemblée des Etats ? Oui , direz-vous , ils auront lieu ; mais osez-vous aussi espérer de les corriger ? Moi , non , je n'ai pas tant de présomption. Je dis ce qu'il faut faire , & non ce qu'on fera. Avez-vous d'autres ressources ? en ce cas il faut les employer : l'occasion est des plus belles. Pour moi , tout simplement.

§. I I.

Remedes contre les Préjugés.

Le remede à la précipitation , c'est de bien examiner avant de prononcer , & de ne prononcer , que lorsqu'on voit clairement la vérité. Pour n'être pas dupe de l'amour-propre , il faut se persuader qu'il est plus honorable de n'avoir que deux connoissances sûres , que de donner dans mille erreurs. Pour éviter l'illusion de l'orgueil , il faut croire que le plus ignorant & le plus petit des hommes peut nous apprendre des choses très-utiles. Pour n'être pas dominé par l'esprit de corps , on doit être disposé à rendre justice à tout le monde , & à préférer la gloire d'être ami de la vérité , à celle d'être ami des hommes. Quand on connoît son tempéramment & son caractère , il faut les citer au tribunal de la raison. Quiconque ne veut pas être toute fa

vie un ennuyeux & un ignorant, doit exercer son esprit en examinant & en approfondissant les choses. Enfin, si l'on n'a pas envie d'avancer souvent des absurdités & des contes puériles, il ne faut pas croire tout ce que l'on entend dire, ou qu'on lit, mais il faut pèsér le poids du témoignage & les qualités du fait. Bon dieu? que de belles choses il y auroit à dire sur ce paragraphe-ci! mais les hommes n'aiment pas les leçons & sur-tout les leçons longues; taisons-nous donc pour ne pas être appelé PÉDANT.

C H A P I T R E I I I.

Du raisonnement.

Te voici encore, Censeur impitoyable, tu crois enfin me tenir dans tes filets : voyons donc ce que tu as à redire sur ma conduite. — Ce que j'ai à redire? Vraiment, pour le coup, tu vas sentir la verge. Tu voudrois qu'on te pardonnât d'avoir l'audace de prétendre enseigner les regles du raisonnement à des hommes qui te surpassent de cent piques. N'en viendras tu pas, enfin, à nommer Aristote pour Président des Etats. — Prends garde toi-même à ce que tu dis : Sais-

tu bien qu'Aristote étoit un homme d'esprit, & qu'un morceau de sa culotte vaut mieux que tous tes habits dorés & élégans ? Mais je veux bien te passer ta folie d'insulter le premier & le plus grave des Philosophes. (Au seizieme siecle, tu n'aurois pas eu si beau jeu.) Dis moi un peu pourquoi as-tu l'insolence de dire que je vais apporter les regles d'Aristote ; tes oreilles délicates ne peuvent souffrir des sillogismes *in barbara*, *in alareus* ; Puisses-tu n'en entendre qu'*in darii feris*, *balamipton*. Tu te sauves... *Frequomorum*. Mais non, écoute un peu ici ; je vais tâcher de t'offrir des idées plus claires, & des termes plus doux. Ayes seulement la patience de m'écouter.

La maniere de faire de bons raisonnemens, le moyen de reconnoître les mauvais, voilà encore mes deux petits paragraphes.

§. Ier.

La maniere de faire de bons raisonnemens aux Etats-Généraux.

Nous avons déjà vu comment il falloir donner ses connoissances, & comment il étoit possible d'éviter les préjugés ; cela seroit suffisant si l'on connoissoit immédiatement la vérité

de toutes les propositions. Mais il en est autrement. Pour connoître si deux propositions sont les mêmes ou différentes, il faut quelquefois les comparer l'une & l'autre avec une troisième, & cette comparaison s'appelle raisonnement.

Par exemple : je ne vois pas clairement & tout de suite que les exemptions de la Noblesse doivent être au moins diminuées. Je prends donc une troisième idée, qui est celle d'équité naturelle : & je raisonne ainsi. Il est injuste que le peuple paie pour les plaisirs des Grands ; or, le peuple paie pour les plaisirs des Grands ; si cela même ne suffit pas, j'ajoute : car le peuple paie toutes les impositions quoiqu'il ait de moindres revenus que les Nobles ; or, cela s'appelle payer pour le plaisir des Grands ; donc, &c. voici la règle essentielle qu'on doit observer dans un raisonnement, c'est de bien s'assurer que l'idée qu'on compare, est la même que celle avec laquelle on la compare. Ainsi, quand on voudra prouver que telle chose est injuste & nuisible à l'Etat, il faudra avoir une idée précise & distincte d'injustice & de dommage ; ensuite voir clairement que cette notion convient parfaitement à l'acte que l'on condamne ; avec cette précaution, on fera peu, mais de bons raisonnemens.

§. I I.

Le moyen de reconnoître les mauvais raisonnemens.

Si un raisonnement ne touche pas à la question, s'il suppose la question, il est évidemment faux. Il faut également faire attention si celui qui raisonne & tire une conclusion générale, fait une énumération exacte. Par exemple : si quelqu'un disoit, en général, que le Clergé & la Noblesse ont besoin de réforme, il faudroit avoir soin de distinguer ce qu'ils ont de bon, & ce qui se trouve parmi eux d'abus ; autrement on seroit dans le cas de les calomnier & de leur faire une injustice. En général, quand on veut juger sainement d'un abus, il faut considérer également & ce qui paroît l'appuyer & ce qui le condamne. Un sophisme encore très-dangereux, c'est quand on conclut d'un abus, qu'il faut s'en prendre à la chose même. C'est ce que font les déclamateurs outrés contre le Clergé & la Noblesse. Parce qu'il y a dans les deux corps quelques abus particuliers, on s'efforce de les décrier & de les déshonorer comme s'ils n'avoient pas, par leur état & leurs qualités, des droits à notre respect & à notre reconnoissance ; comme si leurs pri-

viléges pécuniaires n'étoient pas la seule chose qu'on eût droit d'attaquer, & encore avec modération, comme il convient entre concitoyens. Rien donc de plus dangereux que la manie de ces déclamateurs qui cherchent à tout confondre & à tout brouiller, pour satisfaire leur fiel & leur antipathie personnelle.

C H A P I T R E I V.

De la Méthode.

Ah ! graces à Dieu, me voici bientôt au bout de ma logique. N'est-il pas vrai, Monsieur, que la logique est bien ennuyeuse ? Oui, j'en conviens avec vous, mais aussi elle est bien utile. D'ailleurs, si quelqu'un a droit de se plaindre, c'est sûrement moi. Si vous me lisez, ce fera l'affaire d'une heure ; si vous ne me lisez pas, vous voilà quittes de l'ennui. Mais moi, pauvre malheureux, il m'a fallu méditer, arranger, écrire, & peut-être qu'au bout du compte, j'aurai la douleur de m'entendre dire que je ne suis qu'un scholastique & un barbare. Mais tout cela ne m'effraye pas, & puisque j'ai commencé, je veux aller jusqu'à la fin. Voyons donc où j'en

fuis resté ; c'est , je crois , à la méthode. Allons , courage.

La méthode est la marche que l'on doit suivre pour parvenir sûrement à la vérité. Quand on a de belles connoissances , qu'on a porté de bons jugemens , qu'on a fait d'excellens raisonnemens , on n'a pas encore attrapé la pierre philosophale. L'essentiel est de savoir tellement enchaîner ses connoissances & ses raisonnemens , qu'on ne vienne pas à s'égarer de droite ou de gauche , du chemin royal. Mais comment faut-il donc s'y prendre ? Il ne tient qu'à moi de vous le dire en deux paragraphes.

§. I^{er}.

Mauvaise méthode que MM. les Députés doivent éviter.

En examinant les différentes manieres dont les hommes discourent , on en trouve qui ne mettent aucun ordre dans leurs idées ; qui décident sur-le-champ & sans se mettre en peine de saisir la question ; qui ne donnent ni ne demandent aucune définition ; qui se jettent sur la premiere apparence de vérité qui s'offre à leur esprit ; qui sont tellement attachés à leurs opinions , qu'ils ne daignent pas faire attention

aux raisons des autres ; qui , enfin , argumentent sur tout , répondent sur tout , & se trouvent , au bout du compte , très- éloignés du but qu'ils s'étoient proposés , ou qu'ils auroient dû se proposer.

§. I I.

Bonne méthode que MM. les Députés doivent suivre.

1°. Ils doivent mettre de l'ordre dans leurs idées , c'est-à-dire , que leurs idées doivent être tellement suivies , qu'il n'y ait entr'elles aucun videni aucune obscurité ; 2°. avant que de se décider , ils doivent s'assurer avec soin de l'état de la question ; 3°. s'il se rencontre quelque'idée ou quelque terme qu'ils n'entendent pas , ils doivent scrupuleusement se les faire expliquer ; 4°. ils ne doivent rien avancer ni répondre qui ne leur paroisse clair & évident ; 5°. ils ne doivent pas être tellement préoccupés de leur opinion , qu'ils ne soient disposés à écouter & à peser les raisons des autres ; 6°. dans tout ce qu'ils diront , ils doivent se proposer un but particulier , & ne s'en jamais écarter. Oh ! je respire enfin : passons vite à une partie plus agréable , qui est celle de la morale.

SECONDE PARTIE.

De la Philosophie des Etats-Généraux.

La Morale.

Nous venons de voir comment MM. les Députés doivent s'y prendre pour agir d'une manière conforme à la vérité ; nous allons voir comment ils doivent s'y prendre pour agir d'une manière conforme à l'honnêteté & à la justice. La morale est la science des mœurs, ou la connoissance raisonnée de nos devoirs. Nous traiterons , 1°. des devoirs généraux dans les Députés. 2°. de leurs devoirs particuliers ; ce qui nous donnera deux chapitres.

CHAPITRE Ier.

Des devoirs généraux de MM. les Députés.

La fin que MM. les Députés doivent se proposer , la liberté qu'ils doivent avoir , les re-

gles qu'ils doivent se prescrire , les imputations qu'on aura droit de leur faire ; tels sont les quatres articles de cet intéressant chapitre.

A R T I C L E P R E M I E R.

De la fin que MM. les Députés doivent se proposer.

Je ne parlerai pas de leur fin dernière , car c'est à eux de penser à leur salut ; d'ailleurs , dans ce siècle ci il ne faut pas s'élever bien haut ; & parler de Dieu , seroit le moyen de ne se pas faire entendre ; je n'envisagerai donc ici , que de leur fin humaine.

La première fin qu'ils doivent se proposer , c'est le bien public , non pas le bien de leur corps & de leur parti , mais le bien public ; non pas leurs intérêts personnels , mais le bien public. Faut-il prouver cette proposition ? Ames sensibles ! Ames vertueuses ! Vous en seriez offensées ! Cœurs de bronze , cœurs de marbre , vous n'en seriez pas touchés.

Une autre fin qu'ils doivent encore se proposer , & qui découle de la première , c'est le bon témoignage de leur conscience ; c'est cette joie pure & indicible , qu'on goûte à faire des heureux , en sacrifiant de ses prétentions & de

ses avantages. Hommes généreux & magnanimes, qui n'avez en vue que le bonheur de vos semblables ! De quel torrent de délices vos âmes ne seront-elles pas inondées , quand vous verrez l'aimable paix , & la douce sérénité régner dans les campagnes ! Quand vous entendrez mille voix réunies, faire retentir les côtes & les vallons , en vous appelant du nom tendre & glorieux de leurs libérateurs & de leurs peres.

A R T. I I.

De la liberté que doivent avoir MM. les Députés.

Scepticiens , déistes , libertins , ne prenez pas l'allarme ; ce n'est pas à vous que j'en veux ; je ne suis pas pour le présent d'humeur à disputer avec vous , sur une vérité que la nature persuadera toujours , malgré tous vos sophismes. Oui, MM. les Députés seront libres , & vous pourrez bien vous dispenser de subtiliser si mal-à propos. Je ne parle donc ici , que des motifs qui doivent restreindre ou augmenter l'honnête liberté de Messieurs de l'Assemblée des États.

La modération , la justice & la décence doi

vent restreindre la liberté de MM. les Députés :
Premiere Proposition.

La justice , le zele & l'intérêt public doivent l'augmenter : Seconde Proposition.

Il n'est pas permis , il est indécent d'insulter quelqu'un , de blesser les droits de quelqu'un , de défendre , avec entêtement , une cause évidemment mauvaise , & contraire au bien public : Voilà la restriction.

Il est du devoir , il est d'un cœur noble & généreux , de soutenir avec fermeté la bonne cause , & de ne se pas laisser intimider par les menaces , ou par la perte de quelques avantages temporels : Voilà l'extension.

Aristarque importun ! Oseras-tu , pour cette fois , te moquer de mes principes & de ma méthode ? — Tu fais bien de me prévenir ; car j'allois te draper , sur tes conseils humains & prétendus utiles ; comme si MM. les Députés ne devoient pas être choisis à cause de leur vertu & de leur grandeur d'ame. — Tu dis donc , que mes regles ne serviront de rien à MM. les Députés ; tant mieux , je le souhaite. Mais en tout cas , si elles sont inutiles à ces Messieurs , elles pourront te servir , à toi , dans d'autres occasions.

A R T. I I I.

*Des regles que doivent suivre MM. les
Députés.*

La loi naturelle , certains principes d'observation , certaines loix positives , la conscience , voilà ce qui doit diriger les vues de MM. les Députés , & ce que nous allons développer dans quatre petits paragraphes.

§. I^{er}.*De la loi naturelle.*

La loi naturelle est cette lumiere naturelle qui nous fait discerner le bien qu'il faut faire , & le mal qu'il faut éviter ; pour que cette loi existe , il faut qu'il y ait des actions qui , par elles-mêmes , & indépendamment du physique , soient bonnes ou mauvaises. Préjugé , superstition , s'écriera quelque Épicurien ; l'homme est né pour le bonheur ; le bonheur ne se trouve que dans les plaisirs physiques ; c'est donc à l'instinct seul à nous conduire vers notre fin. — Prends garde , scélerat de Philosophe ; tes maximes affreuses ont pu passer , tandis que les choses alloient bien , & qu'on n'aperce-

voit point de désordres ; mais à présent qu'il s'agit d'arrêter les progrès du faste & de l'orgueil, on sent tout le danger de tes affreuses conséquences ; ton instinct porte les Nobles à mépriser , & à fouler le Tiers - Etat ; mais la raison réclame , la nature conseille aux Grands de maintenir leurs privilèges , qui les mettent dans le cas de satisfaire leurs passions. Mais la loi naturelle s'y oppose , & leur crie de faire quelques sacrifices en faveur de leurs semblables qui sont accablés. Oh ! si comme tu le prétends , toutes les actions humaines étoient indifférentes , tous ces bons Rois , tous ces Législateurs sublimes , qui n'avoient d'autre bonheur que celui du peuple , étoient des insensés qui résistoient à la nature ; & qu'au contraire , tous ces Tyrans barbares , tous ces Politiques sanguinaires , qui faisoient leur félicité d'opprimer les foibles , étoient des êtres sages qui suivoient des penchans légitimes. Loin de vos esprits , loin de vos cœurs , illustres Députés , les abominables principes de l'égoïsme & de la volupté ! Vous avez au-dedans de vous-mêmes , une lumière éternelle & bienfaisante ; c'est elle seule que vous devez écouter.

§. I I.

Des principes d'observation.

J'entends par principes d'observation, certaines notions qu'on se forme d'après une expérience constante; par exemple: on remarque, en lisant l'Histoire ancienne, que les plus florissans États ne se sont maintenus dans leur grandeur, qu'autant qu'il y a eu parmi les Citoyens, une espece d'égalité de richesses. D'où l'on doit conclure: que l'égalité parmi les Citoyens, est le fondement & le soutien d'un Empire. MM. les Députés doivent donc avoir réfléchi sur l'Histoire, & comparer les faits modernes avec les anciens, afin de pouvoir connoître quelle est la source des maux présens. Pour moi, je me borne au principe que je viens d'établir; & je crois trouver en lui, & la source & le remede du mal actuel. Ce qui cause l'embarras & l'accablement de la Nation Françoisse, c'est que l'argent circule peu en France, & que le Gouvernement lui-même est très-arriéré; Or, la source de ce mal, c'est qu'il y a trop d'inégalité parmi les Citoyens. Tant qu'à Sparte tous les biens furent communs, & pour ainsi dire, publics, les esprits se porterent vers la

gloire & la splendeur de la Patrie ; mais lorsque quelques particuliers ambitieux se furent distingués des autres par leurs grandes richesses , & par leurs privilèges excessifs , la Patrie ne fut plus qu'un vain nom ; les riches emportèrent tout à prix l'argent , & le Peuple , devenu l'esclave des passions des Grands , ne connut plus que l'alternative d'être opprimé , ou rebel. Ce sort ne fut pas particulier à Sparte ; ce fut celui des Empires & des Républiques qui marcherent sur ses traces. Le remède donc au désordre actuel , seroit de faire en sorte qu'il y eût plus d'égalité parmi les Citoyens. Je fais qu'il est impossible , sur-tout dans un grand Royaume , de conserver une égalité parfaite ; car , sans parler des inconvéniens , il y aura toujours des hommes qui se ruineront par leur mauvaise conduite , & d'autres qui s'avanceront par leur industrie & leurs talens. En quoi consiste donc cette égalité précieuse qui est la gloire & le soutien des Empires ? 1°. En ce que les privilèges & les récompenses pécuniaires soient rares , & jamais exorbitantes : l'honneur & l'amour de la Patrie sont les motifs des cœurs bien nés. 2°. En ce que l'on ne souffre pas que des particuliers s'enrichissent trop dans les emplois publics : on ne voit guerre d'honnête homme ,

homme, de grands hommes s'enrichir. Je pense donc qu'en approfondissant ces deux principes, on trouvera le moyen de rétablir l'ordre.

§. I I I.

Des Loix positives.

J'entends par loi positive, une loi qui a été promulguée par une autorité ayant droit, en faveur du bien public.

Il est des loix fondamentales de notre Gouvernement, loix essentielles qu'on ne sauroit violer sans renverser de fond-en-comble l'Empire François. Par exemple: la Nation François se s'est volontairement soumise à un Souverain, qui seul fût en droit de la gouverner, & de lui dicter des ordonnances. Toucher aux droits du Roi, seroit donc violer des loix sacrées, & se déclarer ennemi de l'ordre & de la paix. Pareillement, la Nation a droit de se plaindre, & de demander raison de certains impôts onéreux; étouffer sa voix par la force ou par un criminel artifice, seroit donc se jouer de ce qu'il y a de plus respectable parmi les hommes. Voici donc ce que nous osons conseiller à MM. les Députés, touchant ces loix positives. 1°. Ils doivent étudier dans notre

Histoire, les Loix fondamentales de notre Gouvernement, & s'en tenir là: il seroit dangereux de livrer le sort de l'État à l'inconstance & au caprice de l'imagination. 2°. Ils peuvent & ils doivent même s'opposer aux abus qui ne découlent pas de l'essence de la constitution Nationale : des abus ne prescrivent jamais contre les loix.

§. IV.

De la conscience.

La conscience n'est autre chose que le jugement que nous portons de la légitimité ou de la justice d'une action.

1°. PROPOSITION. Il n'est jamais permis d'agir contre sa conscience : donc, il est indigne de MM. les Députés d'abandonner & de trahir la cause qu'ils croiront la plus avantageuse au bien public.

Il n'est jamais permis d'agir contre sa conscience : donc Messieurs les députés offenseroient Dieu & les hommes, s'ils soutenoient avec opiniâtreté un parti qui leur sembleroit contraire au bien public.

2°. PROPOSITION. Il n'est pas permis d'agir selon une conscience erronée. Donc Messieurs les députés seront responsables du tort qu'ils feront , en embrassant trop légèrement une opinion , en se laissant aveugler par l'intérêt & la passion , & ne se donnant pas la peine d'examiner à fond.

Au reste , dans un doute fondé du droit , ils doivent se décider pour le sentiment le plus probable , & le plus avantageux au public.

A R T I C L E P R E M I E R.

De l'imputation.

On imputera à Messieurs les députés & le bien & le mal qui dépendront d'eux. Courage donc , généreux défenseur de la liberté & du bonheur public , la carrière de la gloire est ouverte devant vous , la Nation vous regarde & vous encourage ; on attend que vous soyez au but pour vous applaudir & vous couronner. Qu'il sera flatteur & consolant pour vous , de voir vos parents & vos amis s'empres-
 ser autour de vous , d'entendre un peuple reconnoissant , élever jusqu'au Ciel votre courage & votre bravoure. Et vous , au contraire

qui par votre négligence , votre lâcheté , ou votre noire malice , viendrez à vous écarter du but qu'on vous propose , quel seront votre douleur & votre confusion ? quand vous entendrez les plaintes & les imprécations du public ; justement indigné contre vous. Mais doucement. Ne nous échauffons pas ; il nous faut encore de l'haleine pour la seconde partie de notre morale.

S E C O N D E P A R T I E.

De la Morale des Etats-Généraux.

Devoirs particuliers de MM. les Députés.

Vous avez vu , Messieurs , que j'ai été très-court dans ma première partie ; vous verrez que je ne ferai pas plus long dans la seconde. Je fais qu'on n'aime pas la morale , parce que cela a l'air de leçon & de reproche : d'ailleurs vous avez déjà lu ou entendu tant de réflexions , tant de principes , que vous croyez ne plus trouver de goût à un réchauffé de maximes. Messieurs , chacun a sa manière de dire la vérité , & l'exposer dans un jour plus ou moins lu-

mineux ; pour moi voici la mienne. Et , si elle n'est pas aussi neuve , & aussi gracieuse que bien d'autres , elles fera peut-être plus claire & plus facile ; il faut bien que je me vante un peu , car il pourroit arriver que ce fût là tout mon profit : quoi qu'il en soit , je veux moraliser & je ne finirai que quand j'aurai tout dit. Ceux qui ne seront pas contents , auront la liberté de faire ou d'indiquer quelque chose de mieux.

Je dis donc que Messieurs les Députés auront des devoirs à remplir , & par rapport au Roi , & par rapport à la Nation , & par rapport à eux-mêmes. Voilà donc juste trois jolis petits chapitres.

C H A P I T R E Ier.

Devoirs de MM. les Députés par rapport au Roi.

Sentiments de respect , sentiments de déférence , sentiments d'amour ; voilà ce que Messieurs les Députés doivent au Roi. 1°. Sentiments de respect. C'est à vous que j'en veux , philosophes libertins & indépendants , qui ne blâmez l'autorité que parce que vous voulez vivre sans règle & sans maximes. Riez , tant

qu'il vous plaira , l'autorité du Roi n'en est pas moins sacrée & inviolable. Dès que la Nation consentit à se choisir un souverain, il a fallu qu'elle lui assurât un pouvoir solide & inébranlable ; autrement l'état se trouveroit exposé à des variations sans fin. Il est donc de l'intérêt public que les droits du Trône soient à la bri de l'audace & du caprice. En conséquence, illustres Députés, bien loin d'attenter le moins du monde aux prérogatives de notre Souverain, vous devez les soutenir & les affermir encore : 2°. vous devez au Roi de la déférence. Votre intention ne peut pas être que le sort de la France soit livré à des disputes & à des contentions interminables ; or, si vous vous refusez opiniâtement aux bonnes intentions du Prince, rien au monde ne pourra plus vous mettre d'accord. Je regarde donc ma proposition comme hors de tout doute. 3°. Mais vous lui devez encore des sentimens d'amour. En effet, sans parler du rang auguste, & du titre de protecteur des foibles, qui conviennent à un souverain ; que d'autres droits notre Prince n'a-t-il pas à votre tendresse ? sa bonté, sa douceur, le vif intérêt qu'il prend au sort des malheureux, les généreux efforts qu'il fait pour adoucir leurs maux, le desir ardent qu'il témoigne

pour le rétablissement du bon ordre, tout cela ne prouve-t-il pas l'amour qu'il a pour son peuple ! Et l'amour peut-il se payer autrement que par l'amour ! Cette considération seule, Messieurs, n'est-elle pas capable de vous porter à l'union, à la paix, afin que vous puissiez seconder ses nobles desseins.

C H A P I T R E I I.

Devoir de MM. les Députés à l'égard de la Nation.

Messieurs les Députés doivent à la Nation : leurs lumières, leurs soins, leurs travaux, leur zèle, leur droiture, leur fermeté, & en général toutes leurs vertus & tous leurs talents. Prélats, vous lui devez le secours que demandent de vous, & la raison, & l'auguste religion dont vous êtes les Ministres ; Nobles vous lui devez le sacrifice de votre superflu, & de vos privilèges trop onéreux au Public. Vous sur-tout qui êtes chargés de représenter la portion la plus nombreuse & la plus laborieuse du Royaume, vous devez tout tenter & vous sacrifier, s'il le faut, pour procurer enfin aux malheu-

reux une plus douce existence , qu'ils achètent tous les jours au prix de leur sueur & de leur vie même. Vous tous enfin, Messieurs, qui allez décider de notre sort, vous devez à la Nation d'être unis comme des citoyens & des frères, afin que la France n'ait pas la douleur de voir ses maux s'accroître par des divisions intestines. Qui est-ce qui a des objections à faire contre cela ? moi, moi, ... moi. Allons, Messieurs, parlez tour-à-tour, afin que je puisse entendre vos raisons. Qui est tu toi qui cries si haut ? allons, parle le premier. Moi, je suis prélat. Pardon, Monseigneur, je suis persuadé que vous ne cherchez que la vérité, dont vous êtes le Ministre & le défenseur. Je vous parlerai donc avec liberté, étant sûr qu'elle ne vous déplaira pas.

OBJECTION. Tu veux donc que nous abandonnions nos privilège, & que nous dégradions en quelque sorte notre dignité. Ne nous faut-il pas de quoi soutenir nos rangs & nos familles ? les Curés & les hommes du Tiers-État n'ont pas de grandes dépenses à faire ; des habits grossiers, & une nourriture commune ; voilà tout ce qu'il leur faut. Or, pour cela, est-il besoin de gros revenus ?

RÉPONSE. Monseigneur , en vérité , vous supposez bien des principes que je ne puis vous accorder. Il faut que vous souteniez votre rang , j'en conviens ; il seroit indécent , qu'un des premiers Ministres de la Religion , fût dans le besoin & l'indigence : mais il y a loin , Monseigneur , de cet état à celui où vous êtes. Il n'est pas question de vous dépouiller de vos revenus , mais de diminuer vos prérogatives : convenez , Monseigneur , que pour vivre conformément à l'évangile , c'est-à-dire sobrement , chastement , modestement , il ne faut pas six cent mille livres de rente. Soyez à l'aise , & selon votre condition ; personne n'a droit de s'y opposer ; mais que vous réunissiez la subsistance de six cents pauvres Curés , que vous accumulieriez sur vos têtes , des bénéfices , qui suffiroient pour l'entretien de deux cents pauvres & vertueux Ecclésiastiques ; c'est ce qui doit paroître étrange à vous-mêmes. Au reste , ce n'est pas à vous que nous nous en prenons ; & nous admirons & chérissions ceux d'entre vous , qui font tous les jours de leurs biens , une infinité de bonnes œuvres ; mais puisqu'il s'agit de réforme , prêtez-vous y de bonne grace , & ce généreux sacrifice , vous attirera l'amour & la

reconnoissance de ceux qui vous regardent déjà comme leurs peres spirituels. A un autre. Qui êtes-vous ? Moi, je suis Noble. Allons, Prince, Duc, Marquis, Comte, qui que vous foyez, j'espere que vous ferez, avec moi, franc & loyal, comme il convient à un défenseur de la Patrie. Voyons donc vos raisons.

OBJECTION. Nos privilèges ne sont-ils pas très-anciens ? D'accord. Ne rendons-nous pas des services à l'État, en le défendant ; & n'est il pas juste que nous en soyons récompensés ? J'en conviens. Or, ne faut-il pas pour cela, que nous soyons exempts de contributions, & que nous ayons droit de maltraiter le Peuple ? Oh ! pour le coup, Monsieur, nenni, nenni Nego & pernego.

Vos privilèges sont anciens ; mais la justice est encore plus ancienne. Or, vos privilèges, 1°. sont abusifs : 2°. ils sont devenus onéreux, depuis que vous avez fait de trop grandes acquisitions. Vous rendez des services à la Patrie, & vous avez droit à des récompenses ; mais une récompense, pour être bien faite, ne doit pas être à charge au Public. Il seroit singulier & contradictoire, que vous fussiez tout-à-la-fois dans le cas de défendre, & d'envahir nos pos-

ussions. Enfin , ce que vous nous céderez , ne vous coûtera pas beaucoup , & nous soulagera infiniment ; en faut-il davantage pour émouvoir vos cœurs nobles & généreux.

C H A P I T R E I I I .

Dévoirs de MM. les Députés à l'égard d'eux-mêmes.

MM. les Députés se doivent , à eux-mêmes , de la franchise , de la modération , du désintéressement , du zèle & du courage ; ils doivent éviter de se déshonorer , par une conduite pleine de lâcheté , de préjugés & de passions ; ils se doivent , à eux-mêmes , de s'attirer l'amour & la reconnoissance des malheureux , dont ils auront soutenu les intérêts avec fermeté & constance. Qui oseroit nier une seule de ces vérités ? Moi Toi ? Voyons comment tu t'y prendras.

OBJECTION. Crois-tu que je doive céder lâchement mes privilèges , & que si je ne puis pas en empêcher la perte , je ne suis pas du-

moins en droit de crier, de me fâcher, de tem pêter.

RÉPONSE. Monseigneur, fâchez-vous, criez, faites tapage; je ne serai pas exempt de vous entendre. Mais, permettez-moi de vous dire que tout cela ne servira qu'à vous faire du tort, en vous faisant passer pour un homme prévenu & passionné; ne vaudroit-il pas mieux, pour votre repos & votre honneur, que vous proposassiez tranquillement vos raisons, & que vous cédassiez volontairement au bon droit.

Mais moi qui suis du Tiers-État, n'ai-je pas le droit, en cas d'obstination de la part de ces Messieurs, de leur faire tant d'injures & tant d'affronts, qu'ils soyent enfin obligés de céder.

RÉPONSE. Mon ami, les injures & les coups n'ont jamais passé pour de bons argumens; ils prouvent la force & la supériorité du nombre, mais non pas le bon droit. Il vaudroit encore mieux, conserver les abus, que d'allumer une guerre civile & cruelle. D'ailleurs, pourquoi avez-vous tant de défiance? Le Roi est pour vous; des Prélats distingués, des Nobles généreux prennent ouvertement votre défense; les autres Evêques & Nobles suivront

à la fin un si bel exemple , & feront dire aux siècles futurs : que jamais siècle ne fut & ne sera plus éclairé , ni plus généreux que le dix-huitième.

Plaife à la Divine Providence , qui tient entre ses mains les cœurs des hommes , inspirer à l'auguste Assemblée des États , des sentimens d'union , de paix , d'amour & de zèle pour le bien public ; c'est le vœu que nous ne cessons de porter aux pieds du Dieu de nos Peres ; tandis que nos Héros combattront dans la plaine , pour le repos & le bonheur de la France.

F I N.

[illegible]

[Faint handwritten notes]

